

## Ce grand vide qu'on dit intérieur

France Théoret

Volume 16, numéro 1, avril 1983

Sur l'énonciation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500600ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500600ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (1983). Ce grand vide qu'on dit intérieur. *Études littéraires*, 16(1), 163–166. <https://doi.org/10.7202/500600ar>

# CE GRAND VIDE QU'ON DIT INTÉRIEUR

---

*france théoret*

---

La formule m'est enlevée. Il reste le passage à l'acte. L'écriture serait-elle un passage à l'acte pour lequel j'ai cherché par tous les moyens imaginables à rendre visibles les accès ? Or depuis ces tentatives, je n'ai jamais autant éprouvé comment écrire, c'est faire le saut dans le vide. Il me semble maintenant que la fonction d'enclore la parole pour la transmuter dans l'écriture, celle qui tenait lieu d'ascèse du langage s'est effritée. Je suis cernée par le vide. Point tournant ? L'écriture ne me semble pas donnée une fois pour toutes. C'est une pratique qui a une solennité absolue et qui ne cesse de prolonger ses effets sur qui écrit. C'est un mouvement envahissant. Écrire l'être précaire sachant maintenant qu'il y a un effet de retour sur qui la pratique rend l'existence encore plus menacée par ce passage à l'acte. Or, une fixation comme une demande de stabilité s'énonce dans l'acte même d'écrire. De même, il m'apparaît qu'on ne puisse pas tous choisir d'envisager ce qu'on désire. En ce sens, l'écriture s'oppose farouchement au réel même si le réel peut être considéré comme une fabulation. Mais tout aussi fabulé qu'il soit, il n'empêche qu'on se heurte au réel et que les désirs les plus légitimes peuvent être brisés, émiettés. Il ne faut rien de moins que toutes ses forces psychiques et physiques pour canaliser l'acte d'écrire. Dans la dispersion, la diaspora, seuls des êtres privilégiés c'est-à-dire émotionnellement vivants et francs, peuvent maintenir indemnes leurs facultés.

Car, face au réel ou au trop de corps, la raisonneuse prend le dessus, ouvrant les mécanismes de défense. La raisonneuse n'écrit pas, tout au plus conserve-t-elle le secret désir de le faire. La raisonneuse n'a pas de voix, elle écoute peu, elle a perdu le rythme pulsionnel. Le débat a lieu, inégal, car la raisonneuse porte un secret qu'elle arrive même à se cacher, à refouler, à nier. Vivre dans un double mouvement où le caché et le montré tour à tour font surface, c'est lourd, inefficace et

parfois douloureux. Dans ceci, c'est moins le double mouvement que je trouve obscène mais bien la raisonneuse, celle qui est constamment en train de limiter le gâchis en se court-circuitant. Elle réduit tous les langages. Ils perdent leur usage. Tous les acquis liés au silence et au secret devenir sont enfouis. Le langage redevient primaire, naïf, souvent vulnérable. Comment vivre-écrire en se cachant ? Comment vivre en ne prenant pas toute la place, hors du désir de mort ?

Clivée de toutes parts, ce qui est dit ne porte pas à conséquence. Il en faut si peu pour redevenir docile. Il suffit d'être une ombre, de « laisser faire et laisser dire » comme des voix antérieures le répétaient. Elle le sait. Indocile, la raisonneuse s'essaie à parler, empêtrée dans les codes, désinvestie de son langage, trop consciente d'être en plein débat qui pourra modifier le réel ou le territoire.

Il y a le vide de territoire comme il y a le vide d'une référence à la loi.

Il m'est impossible d'écrire si je suis piégée territorialement. Qu'est-ce à dire d'un lieu pris d'assaut, un espace transitoire, une place déjà occupée comme si j'usurpais l'endroit ? Je serais redevable d'une parole antérieure, disparue mais impérieuse ? L'un et l'autre se conjuguent. Les signes antérieurs sont devenus palimpseste. Ce sont débris, signaux à l'état brut, indélébiles présences, matériaux ensevelis. Ça n'arrête pas de dire que je ne suis pas où je devrais être. Cela même annule l'écriture parce que la forme ne joint plus le dire.

L'antériorité m'agit. J'existe à rebours dans le hors temps d'une histoire qui a laissé des traces qui sont celles-là mêmes qu'on voudrait voir s'effacer. Rendre la table rase possible. Les nuits hors l'histoire ont engendré mes gestes, établi mon territoire et n'ont pas engendré l'écriture. De la nuit des corps et de la matière est engendrée la loi. Elle est irreprésentable et aphone. Elle est béante. Elle renvoie à l'insondable question piège : qu'est-ce que c'est ? Celle du sens. J'ai toujours su que la légitimité n'était pas une question d'enregistrement légal du nom qui nous précède. J'ai toujours pensé que la légitimité est liée à un état de la conscience qui s'expose et qui parle malgré les silences et les bruits multiples de toutes sortes qui empêchent systématiquement l'émergence de la figure.

Que ce qui empêche s'explique ! Il y a des demandes qui ne devraient pas affleurer car on ne sait pas d'où elles viennent. Pourquoi vouloir à tout prix maîtriser l'antériorité et croire donner ainsi une consistance à l'écriture ? Qu'est-ce que ce désir qui ne porte ce nom de désir que parce que la modalité qui le fait exister le signe de ce nom car, de fait, ce ne serait autre que le mouvement qui met au monde et fait exister ? C'est étrange d'éprouver que le moindre mouvement d'autonomie soit l'équivalent d'un passage à l'acte. Or, s'il n'y avait que l'étrangeté, l'esprit pourrait, voire aimerait s'en accommoder. Mais cette étrangeté fait violence et blesse symboliquement l'image de soi qui n'existe pas ou qui n'arrive pas à trouver l'épaisseur de la représentation. Tout au plus, la légitimité porterait-elle sur l'affirmation de ce qui est. Qu'on ne s'identifie à rien, que l'affrontement social soit d'affronter le vide ne signifie pas l'absence de souffrances. Et quand il y a trop de souffrances, c'est qu'il y a trop de corps, c'est précisément trop réel. Or, dans l'écriture, on peut inscrire les traces du passage, on ne peut pas écrire le corps présent. Dans ce sillage, il y a des chances d'inscrire du même coup la répétition. À vouloir insister pour fixer l'image de l'en deçà, on y reste prise et souffrante en plus.

Par ailleurs, j'éprouve de tout mon être la puissance des idéologies. J'écris, avec le plus de connaissance possible des causes, admettant l'existence des réseaux culturels et idéologiques, me dépêtrant à travers eux. En même temps, j'écris que j'écris sur du vide que tous les dangers viennent de là et que ce qu'on pourrait nommer, positivement, espace libre devient son contraire. Ce vide de la loi et de territoire engendre la peur et le non-sens. On ne fait l'éloge de la fuite que lorsqu'on connaît bien son nom propre.

Une fois de plus, où est mon territoire ? Suis-je où j'habite ? Quel est mon lieu ? Où sont mes appartenances ? Quel est ce froid si violent qu'il saisit les muscles du cerveau ? Quels sont ces bruits environnementaux que je n'ai pas choisis ? Ils assourdissent l'air. Quand l'intolérable a lieu, on arrive à un point de non-retour par rapport à des gestes antérieurs. Il est difficile de continuer lorsque prolifèrent les instants de vie sur lesquels on n'a plus de prises. Où est mon corps, je suis. Certes. L'absurde menace des effets de retour, de l'angoisse du vide. Personne ne connaît la réponse. Voir rouge. La

---

désolation est acceptable quand elle naît de soi, du refus d'être annulée. Elle est et sera toujours inacceptable quand elle est liée à la loi, au vide, à l'arbitraire qui porte de moins en moins son nom.

Il y aura à écrire sur le vide ou sur les tremblements face à la loi. Entre les actes, trouver l'espace pour respirer, se composer. Chute intolérable d'une histoire arrivée en pleine saison. Il ne fait pas bon vivre des malheurs individuels. La crise alors se repaît de jours déjà marqués a contrario.